INTRODUCTION

Cette présentation de diplomates écrivains du Canada vise à éclairer une tradition qui n'a pas encore suscité d'études spéciales. La désignation de « diplomates écrivains » renvoie à un fait de culture que précise le rappel de figures historiques et de textes classiques dont le constat général s'impose. L'histoire française l'évoque, entre autres grâce aux figures de Du Bellay, de Pierre Chanut, Stendhal, Chateaubriand, Alexis de Tocqueville, Arthur de Gobineau, Paul Claudel, Saint-John Perse, Giraudoux, Paul Morand, Romain Gary etc... sans citer des contemporains publiant des œuvres littéraires ou des études, 1. Mais si la France s'est particulièrement illustrée dans ce qu'on peut désigner comme une tradition, elle n'en a pas le monopole. D'autres pays y ont contribué avec panache, des cités d'Italie à la Grèce, de l'Amérique latine au Royaume-Uni, et on se souviendra des conseils déjà formulés par Cicéron à l'usage de l'*orator* – dont l'esprit se répète au long des siècles dans les « Traités de l'ambassadeur » qu'évoquait Marcel Cadieux dans *Le Diplomate canadien*. Pourtant lorsque de hautes figures de la diplomatie et de la politique qui furent des écrivains reviennent à la mémoire comme les acteurs d'une pratique qui tisse des liens d'inspiration et d'expression entre la création et l'action, on reste certes fasciné par leur fécondité ou leur savoir-faire, tels Ulysse aux multiples techniques, mais on ne reconnaît pas toujours un lien entre ces individualités ni la continuité d'une tradition. On est donc bien fondé à chercher dans l'histoire du Canada, les témoignages vivants de cette pratique apparemment universelle liée à la nature de la diplomatie et à se demander s'ils constituent une « tradition ».

Sans justifier ici des critères de définition de cette activité étonnante, véritablement amphibie, on constate qu'elle tient à la fois à la logique de l'écriture littéraire et aux exigences de l'action diplomatique, et à sa nature anthropologique, car l'action trouve ses motifs et l'esprit cherche le sens de l'action. La diplomatie, dans sa triple fonction d'information, de négociation, de représentation, expose par l'écriture les événements et le compte rendu de l'action effectuée, les projets en vue desquels on demande des instructions et on expose des scénarios possibles, les propositions aux interlocuteurs, les réponses à leurs paroles et les réactions à leurs actes. Cet art de la présentation voire de la représentation au centre du pouvoir : au ministère, ou à d'autres représentants, est un exercice permanent ; en diplomatie, tout commence et tout s'achève par l'écriture. Elle objective ce qui est inscrit, offre la possibilité de la correction dans le processus de rédaction des dépêches, a fortiori des télégrammes, pour traduire l'intention dans sa précision et ses nuances. La nature de l'activité diplomatique, à l'étranger ou au ministère, impose que tout texte ou toute déclaration qui engage le poste ou le centre, soit examiné dans le détail ; il subit des amendements successifs depuis sa rédaction première. Les jeunes diplomates se familiarisaient autrefois avec le style des dépêches en recopiant celles de leurs prédécesseurs et le style de bien des candidats diplomates tint un rôle essentiel dans leur recrutement – ce fut le cas notamment de Lamartine, Gobineau, Giraudoux... Les ministres des Affaires étrangères eux-mêmes, par exemple Chateaubriand, ne manquèrent pas d'en rappeler